

derniers

AU FESTIVAL DE BIARRITZ

Les tangos de l'Argentine...

On attendait l'Argentine, on a vu l'Argentine, pour toutes les raisons qu'on peut imaginer en cette année 1985. Directement, sans rituelles, par des films également argentins comme les œuvres primées, *Darse cuenta Evita*, ou *Contar hasta diez* (Compter jusqu'à dix), d'Oscar Barney Finn. Indirectement, par deux coproductions argo-argentine de cinéastes que nous avons découverts presque simultanément à Cannes dès 1969 : *Los Trotoirs de Solanas*, et *les Trotoirs de Saturne*, de Hugo Santiago. En *Tango mio*, de la réalisatrice tchèque Jana Bokova, retrouve, pour le compte de la BBC britannique, le sur le mode documentaire, les thèmes et les préoccupations de Solanas et de Santiago, la musique,

il nous avons déjà parlé de *Tangos*, il de *Gardel* à l'occasion de sa présentation à Venise, où il a porté le Grand Prix spécial du *(le Monde du 30 août)*. Il sort à la fin du mois sur les écrans français dans une version allégée

Le jury du septième Festival du film ibérique et latino-américain de Biarritz, présidé par Jean de Baroncelli, a attribué, le 6 octobre, sa récompense suprême, le *makhila d'or* (du nom du bâton traditionnel basque), à *La Ciudad y los Perros* (« la Ville et les Chiens »), de Francisco Lombardi (Pérou). Le *makhila d'argent* a couronné *Tangos, l'asile de Gardel* (France-Argentine), de Fernando Solanas. Deux *makhilas d'honneur* ont distingué *Hijos de la Guerra Fria* (« Enfants de la guerre froide »), une première œuvre de Gonzalo Justiniano (Chili-France) et *Patriamada* (« Bonjour Brésil »), de Tizuka Yamasaki (Brésil). Un troisième *makhila d'honneur*, décerné par le public, a récompensé *Darse cuenta* (« Se rendre compte »), d'Alexandro Doria (Argentine), cependant qu'un second jury remarquait *Evita*, documentaire argentin de long métrage d'Eduardo Mignogna.

d'un quart d'heure, mais qui garde l'essentiel des vertus de l'original.

Les Trotoirs de Saturne, de Hugo Santiago, sur un thème voisin, l'exil en France, la violence au pays natal, est, à la fois, inséparable de *Tangos* et totalement antinomique. Un musicien d'Amérique latine, Fabien Cortes, réfugié à Paris, disparaît régulièrement, pour le plus grand désespoir de ses amis et de sa maîtresse, l'avocate Dominique Mallet. Cortes, au nom prédestiné, vit dans un univers mythique, homme perdu, coupé de la réalité, cependant qu'autour de lui les complots se précisent. Au terme d'une aventure et d'une angoisse qui n'en finissent jamais, et à la veille de retourner dans sa patrie, il tombe sous les balles de l'ennemi invisible.

Hugo Santiago reprend pour une bonne part l'esprit et le ton d'*Imasion*, qu'il avait écrit en 1969 avec Borges, mais pousse encore plus loin sa méditation. Il ne situe avec une telle insolence délibérée son récit dans un pays imaginaire, l'Aquiles, il n'insiste autant sur la solitude totale, désespérée, de son héros, que pour mieux détacher ce qu'on peut appeler son message : l'art au-dessus de la politique, l'absurdité du monde où nous vivons.

Cette angoisse primordiale, le cinéaste l'a incarnée dans un interprète admirable, Rodolfo Moderos, le bandoniste argentin. A deux ou trois reprises, Hugo Santiago oublie tout, son histoire, ses obsessions, l'austère discipline du noir et blanc qu'il a imposé au récit : Rodolfo Moderos joue, la beauté explose.

Tango mio, de Jana Bokova, offre aux Européens que nous sommes quelques clefs très simples pour rencontrer, comme au détour d'une rue, une culture, une civilisation, une façon de vivre. Comme elle en a l'habitude, Jana Bokova n'a pas cherché une femme sans âge, extravertie, amoureuse du tango comme d'une seconde nature. Le tango avec Carlos Gardel, bien sûr, qu'on voit dans des films d'époque tournés en Europe, aussi avec Susana Rinaldi aperçue plus brièvement, mais surtout avec des couples de danseurs plus ou moins jeunes. Pas de cinéma-vérité, mais le regard libre du documentaire, la découverte d'une autre culture qui préfigure celle de tous les exils. *Tango mio*, montré quelques jours avant le début du tournage du premier film de fiction de Jana Bokova, *Hôtel du paradis*, à Paris, est l'introduction indispensable aux œuvres de Solanas et de Santiago. Il nous touche au premier degré, par sa tendresse, sa présence à la vie immédiate, à une Argentine hors du cinéma.

Darse cuenta, d'Alexandro Doria, nous arrive surfoité dans son pays de toutes les récompenses possibles, et le public basque a visiblement partagé cet enthousiasme. Tout devient simple et élémentaire au beau royaume du cinéma. En 1979, en pleine dictature, mais avant la guerre des Malouines, un médecin sent autour de lui le monde se désintégrer. Il échappe à cette ambiance délétère en se plongeant plus à fond dans son travail. Son effort pour sauver un malade dont le cas est jugé désespéré devient

pratiquement le combat de tout un pays pour survivre. *Contar hasta diez*, d'Oscar Barney Finn, adopte une démarche en partie voisine pour décrire la quête d'identité d'un certain Ramon, parti à la recherche de son frère Pedro disparu dans la grande ville. Nous rejoignons ici très franchement une vieille tradition du cinéma argentin, le goût éminemment délectable de s'attarder sur la déliquescence de la famille, de l'ordre bourgeois, sauf que les auteurs ne prennent aucun recul et qu'à ce degré de ficelage romanesque tout est dans tout, il n'y a plus de ligne d'horizon.

A côté de cette présence massive de l'Argentine qui fera date, *Patriamada*, de Tizuka Yamasaki, et *La Ciudad y los Perros* de Francisco Lombardi font figure d'ouvrages classiques. *La Ciudad y los Perros* adapte avec une rigueur exemplaire un roman célèbre de Mario Varga Llosa sur la condition militaire, source de promotion sociale pour toute une catégorie de la population, mais qui contient en elle-même les germes de sa propre destruction.

Le plus beau film du festival, *Frida*, du Mexicain Paul Leduc, n'a eu droit à aucune récompense. Leduc fait revivre dans un style éclatant, par touches successives, comme les coups de pinceau du peintre guidé par la seule inspiration, le destin d'un personnage exceptionnel, Frida Kahlo, la femme du peintre muraliste Diego Rivera. Mutinée lors d'un accident, peintre elle-même, évoluant parmi des staliniens endurcis mais amie de Léon Trotski, Frida Kahlo symbolise la naïveté, mais aussi la générosité de tout un monde progressiste étroitement lié à l'aventure du communisme international, qui n'a, en un sens, pas de patrie, sauf la révolution. Une actrice prodigieuse, Ofelia Medina, recrée Frida Kahlo avec une vérité hallucinante.

LOUIS MARCORELLES

Les principaux films du Festival de Biarritz repassent au Centre Georges Pompidou, de mercredi 9 octobre au mercredi 16 octobre, à 15 heures et 17 heures.

le Monde
lundi 7 octobre